
La construction du personnage assurance-vie infructueuse dans *Le Ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome

Rolph Roderick KOUMBA¹, Ama Brigitte KOUAKOU²,
Adèle SIMO GUIFO³

¹Université de Lille, France

rolphroderick@gmail.com

²Université de Lille, France

kamabrigitte@yahoo.com

³Université de Lille, France

sadeleguifo@yahoo.fr

Reçu: 24/05/2022,

Accepté: 11/06/2022,

Publié: 30/06/2022

The construction of the unsuccessful life insurance character *Le Ventre de l'Atlantique* by Fatou Diome

ABSTRACT: *Giving birth to children has become a way to buy life insurance in some parts of sub-Saharan Africa. Since children have an obligation to take care of their parents. This is precisely what Fatou Diome's *Le Ventre de l'Atlantique* (2003) portrays, through a budding footballer named Moussa whose scout Jean-Charles Sauveur predicted a great career in French and even European clubs. Unfortunately, his soccer career will suddenly come to an end. He will experience social precariousness in France before being deported for illegal residence. His return to his native country will further increase his suffering because everyone will disassociate themselves from him on the grounds that he is worthless because he could not make a fortune in France. Behind his social rejection with tragic consequences, the author strongly criticizes the alleged African family love.*

KEYWORDS: Life insurance; soccer player; recruiter; racism; failure

RÉSUMÉ: *Mettre au monde des enfants est devenu une manière de souscrire à une assurance-vie dans certaines contrées d'Afrique subsaharienne. Puisque les enfants ont l'obligation de prendre soin de leurs parents. C'est précisément ce que met en scène *Le Ventre de l'Atlantique* (2003) de Fatou Diome, à travers un footballeur en herbe nommé Moussa à qui son recruteur Jean-Charles Sauveur prédisait une grande carrière dans les clubs français voire européens. Malheureusement, sa carrière footballistique va subitement prendre fin. Il va*

connaître la précarité sociale en France avant d'être expulsé pour séjour irrégulier. Son retour au pays natal va davantage accroître sa souffrance car tout le monde va se désolidariser de lui au motif qu'il ne vaut rien parce qu'il n'a pas pu faire fortune en France. Derrière son rejet social aux conséquences tragiques, l'auteure critique vivement le prétendu amour familial africain.

MOTS-CLÉS: Assurance-vie ; footballeur ; recruteur ; racisme ; échec.

Introduction

La représentation de Moussa dans *Le Ventre de l'Atlantique* (2003) de Fatou Diome dévoile l'invention du personnage assurance-vie infructueuse. Le mot composé « assurance-vie » désigne généralement un placement financier ayant pour but d'apporter une plus-value. C'est l'idée que se fait le recruteur français Jean-Charles Sauveur du footballeur sénégalais lorsqu'il le recrute afin de se faire beaucoup d'argent notamment en le vendant à un club européen. A ces yeux, Moussa est un investissement censé générer une survaleur. L'image que se fait la famille de Moussa abonde dans le même sens. En lui faisant don de la vie, celle-ci espère en tirer profit de lui comme c'est le cas de Mémoria dans *Kétala* de Fatou Diome, une Sénégalaise prise en otage par sa famille qui use de la dette morale pour l'obliger à prendre soin des siens en dépit du fait qu'elle ait été abandonnée par son époux en France et qu'elle soit contrainte de se prostituer pour subvenir aux besoins de ses parents restés au pays. Manifestant son ras-le-bol, un des personnages du roman déclare : « -Ah là là ! s'indigna Porte-Monnaie. Coumba Djiguène avait vraiment raison, il faut proposer aux foetus des contrats in utero, leur expliquant à quoi ils s'engagent en venant sur terre, surtout dans certaines contrées où les humains prennent leurs enfants pour des assurances-vie. Au fait, ça vaut combien un spermatozoïde ? Une rançon à vie ? » (Diome 2006 : 208). Ces propos montrent qu'à contrepartie du don de la vie, l'enfant doit s'acquitter d'une rançon tout au long de son existence, à savoir s'occuper de ses parents. Dans ce cas de figure, la réussite devient une obligation pour lui, surtout s'il immigré en Europe perçue comme un Eldorado. Au cas où il venait à échouer, il

deviendra la risée de tous, et serait un enfant indigne n'ayant pas fait la fierté de sa famille comme c'est le cas de Moussa. Exploité indirectement par Sauveur qui le contraint à lui rembourser tout l'argent qu'il a investi sur lui après qu'il ait été renvoyé du club où il était en stage, Moussa fera face au rejet des siens après avoir été expulsé de la France.

Du point de vue de l'analyse du sujet, nous nous référons à l'essai de Barthélémy Gaillard et Christophe Greizes (2018) intitulé *Magique Système. L'esclavage moderne des footballeurs africains* qui étudie la traite du « footballeur africain [considéré comme] le nouvel or noir » (Gaillard et Greizes 2018 : 17) par les recruteurs et clubs européens, lesquels se préoccupent de leur intérêt économique sans se soucier des joueurs en « situation d'échec » (Gaillard et Greizes 2018 : 18). Partant de cette étude, nous envisageons de démontrer que le personnage assurance-vie est une réalité, qu'il est la métonymie du footballeur africain pris en otage par son recruteur et les siens. Dès lors, des questions qui semblent importantes émergent :

Comment est perçu Moussa par son recruteur Jean-Charles Sauveur et sa famille ? Est-il possible de dire que ce dernier n'est rien d'autre qu'une assurance-vie ? Quels sont les traits caractéristiques du personnage assurance-vie construit par Fatou Diome ? Pourquoi son échec est-il mal vécu par son recruteur et les siens ?

Ces questions montrent que l'analyse va essentiellement portée sur la rencontre de Moussa avec Jean-Charles Sauveur, les misères européennes et les conséquences des différents échecs de Moussa.

I. L'Europe n'est pas une panacée : de la misère africaine à la rencontre avec Jean-Charles Sauveur, un orpailleur du « nouvelle or noir »

Moussa est un jeune sénégalais en échec scolaire. L'une des raisons de son échec est la pauvreté. Son rêve de devenir un

fonctionnaire de l'Etat ayant une vie paisible ne pouvait que prendre fin comme le souligne l'extrait ci-dessous :

Seul enfant mâle, aîné d'une famille nombreuse, Moussa n'avait pas assez de contempler la misère des siens. Depuis qu'il avait quitté le lycée, faute de moyens, l'avenir lui apparaissait comme une ravine, l'emportant vers un trou noir, car il ne voyait pas quoi mettre à la place du bureau climatisé de fonctionnaire dont il avait tant rêvé. Mais il n'était pas garçon à baisser les bras. « Pour les pauvres, disait-il, vivre c'est nager en apnée, en espérant atteindre une rive ensoleillée avant la gorgée fatale ». (Diome 2003 : 109-110)

Conscient que l'existence d'un pauvre consiste à survivre à la misère, Moussa est un garçon endurci et très motivé. Il sait mieux que quiconque que son statut d'aîné de la famille l'oblige à subvenir aux besoins des siens. En cela, il ressemble curieusement au personnage principal du roman de Paul Effa (2008 : 52) intitulé *Nous, enfants de la tradition* nommé Osele (l'« âne ») « devenu la nourriture du village » (Effa 2008 : 50). Tout comme lui, Moussa a l'obligatoire de nourrir les siens. C'est pourquoi il n'hésite pas à aller chercher du travail pour être en phase avec ses devoirs familiaux :

À vingt ans, décidé à aller chercher fortune, il quitta le village pour la ville de M'Bour, sur la Petite Côte sénégalaise, où il se fit engager comme matelot dans l'une de ces grandes pirogues qui pratiquent la pêche artisanale. Ambitieux, le jeune pêcheur frappait à toutes les portes. Trop de gens comptaient sur lui pour manger, il ne pouvait se contenter des rendements hypothétiques de la pêche. Après plusieurs tentatives, il réussit à trouver une place dans l'équipe de football de la même ville. Il fut régulier aux entraînements et se donna de tout son cœur lors des matchs. (Diome 2003 : 110)

La responsabilité vis-à-vis de la famille étant trop grande, Moussa va opter pour l'exode rural dans l'espoir de faire fortune. Pris en otage par sa famille qui compte désormais sur lui, il est contraint de réussir. C'est la raison pour laquelle il pratique le football perçu comme l'un des chemins les plus sûrs conduisant à la richesse. Son

imaginaire prouve qu'il est animé par le souci de rembourser une dette contractée dès sa naissance, à savoir prendre soin de ses géniteurs qui lui ont fait don de la vie. Moussa Konaté nous éclaire davantage sur la question en affirmant que « Du fait même de sa naissance, l'individu contracte une dette à l'égard de la communauté qui l'accueille, dette qu'il est tenu de rembourser tout au long de sa vie » (Konaté 2010 : 237). L'opinion de Konaté dévoile les mécanismes de la fabrique du personnage assurance-vie dans l'imaginaire des détracteurs, lesquels renvoient à la famille de Moussa. L'idée de la dette contractée est belle et bien présente dans la psychologie du personnage dont les actions visent à s'acquitter d'un dû. Il est clair que la détermination manifestée par Moussa qui veut absolument réussir émane d'un imaginaire de la dette qui a fini par convaincre le personnage que s'occuper de sa famille par tous les moyens est la chose la plus juste à faire. Son assiduité aux entraînements va porter des fruits car très vite il se fera remarquer par un recruteur européen sillonnant le continent en quête d'un jeune footballeur africain talentueux.

Sauveur est présenté comme un personnage en quête de paillettes d'or dans les sables aurifères africaines. Conscient que « le footballeur africain est le nouvel or noir que s'arrache le marché » (Gaillard et Greizes 2018 : 17), ce dernier parcourt l'Afrique dans l'espoir de trouver la perle rare. Lorsqu'il se présente à Moussa, celui-ci voit en lui une sorte d'oasis de bonheur dans le désert de la misère sénégalaise : « Très rapidement, il se fit remarquer par Jean-Charles Sauveur, un Français qui se disait chasseur de talents pour le compte d'un grand club français. Qui a dit que le bon Dieu est sourd ? » (Diome 2003 : 110) Jean-Charles Sauveur semble être un personnage messianique pour Moussa qui rêve de jouer dans les clubs européens. Son nom « Sauveur » cadre d'ailleurs avec cette imagerie dans la mesure où le jeune sénégalais pense qu'il serait le Messie censé le conduire à la Terre promise : l'Europe, précisément la France, ce « paradis [où], on ne peine pas, on ne tombe pas malade, on ne se poses pas de questions : on se contente de vivre,

on a les moyens de s'offrir tout ce que l'on désire » (Diome 2003 : 50). C'est la raison pour laquelle il souscrit à toute initiative entreprise par son recruteur :

Le recruteur n'eut pas aucune peine à convaincre le jeune poulain. Il lui avait suffi d'abattre ses cartes : un billet d'avion payé par le club, un logement garanti dans un centre de formation où on l'entraînerait avec les juniors, avant de le propulser vers la gloire au sein du grand club, et, surtout, la promesse d'un salaire mirobolant. Seul l'âge du garçon posait problème. Vingt ans, c'était un peu trop pour rejoindre la formation des juniors. L'épine fut vite ôtée : ici, on peut s'octroyer une deuxième, voire une troisième naissance, il suffit de quelques billets dans le dos du chef de bureau ou en tête à tête avec lui. Et puis on ne refuse rien à quelqu'un qui va en France, c'est une future relation enviable. Jean-Charles Sauveur, en habitué, sortis des francs français au bon moment. Le visa ? Une formalité ! Dans les ambassades aussi, on sait boire son pot-de-vin en silence. (Diome 2003 : 110-111)

L'usage d'une méthode adaptée pour convaincre Moussa et faciliter son voyage montrent que Sauveur n'est pas à son premier coup d'essai. Moussa ignore qu'il fait désormais partie du tableau de chasse de celui qui se nomme « chasseur de talents », lequel le considère comme un jeune cheval de course pouvant lui permettre d'avoir beaucoup d'argent notamment en faisant ses preuves lors des compétitions. C'est la raison pour laquelle il n'hésite pas d'emprunter des chemins malhonnêtes pour réaliser son projet. D'une part, il va opter pour le « trafic d'âge » en corrompant le chef de bureau qui espère se rapprocher de Moussa perçu comme un futur homme influent du pays. Ce choix permet à Sauveur de donner la possibilité à son jeune poulain de jouer dans un club européen. À ce sujet,

Benoît You [...] affirme : " Le trafic d'âge est la plus grande plaie du football africain. L'avantage est réel, il n'y a pas besoin de faire un dessin : si les jeunes disent qu'ils ont 20 ans, jamais on ne les prendra mais, s'ils ont 17 ans, à niveau égal, leurs chances sont décuplées. Le recruteur va penser qu'ils ont une grande marge de progression." (Gaillard et Greizes 2018 : 27)

Avec Sauveur, le trafic d'âge a cessé d'être une affaire africaine. Désormais c'est devenu une affaire internationale d'autant plus que ce sont les recruteurs européens qui entreprennent des démarches auprès des autorités afin d'octroyer à leurs poulains une nouvelle naissance. Ces derniers ne s'arrêtent pas là car Sauveur va user de tout son savoir-faire pour obtenir un visa à Moussa. D'autre part, il use de la corruption : c'est donc un recruteur français qui bénéficie « de complicités de très haut niveau au sein des administrations et des ambassades » (Gaillard et Greizes 2018 : 18). Derrière les agissements de Sauveur dont le nom commence à revêtir une connotation négative, Fatou Diome dévoile les vices des administrations sénégalaise et diplomatique française, actrices à part entière de la traite des footballeurs. Elles font des agents recruteurs des « marchands d'esclaves » (Gaillard et Greizes 2018 : 11) dont la mission est d'extraire le « nouvelle or noir » en Afrique afin de le vendre aux clubs européens. À ce propos, Barthélémy Gaillard et Christophe Greizes affirment :

Depuis deux décennies, agents, clubs formateurs et académies poubelles se sont constitués en réseaux opaques pour leur offrir ce qu'ils désirent sur un plateau : des joueurs jeunes et bon marché. Une matière première inépuisable en Afrique, dont ils se gavent volontiers. « L'Afrique regorge de ressources naturelles, mais offre peu de produits manufacturés. C'est un peu la même chose en ce qui concerne le football », entame Loïc Ravenel. « Les joueurs africains sont considérés comme bruts de décoffrage. Dans la tête des clubs européens, c'est une matière qu'il va falloir façonner. » Polir un diamant, ça prend du temps : mieux vaut donc recruter jeune, très jeune. (Gaillard et Greizes 2018 : 107)

Il va sans dire que Moussa représente un diamant aux yeux de Sauveur qui ambitionne de le vendre très cher. Pour cela, il espère que la phase de polissage dans un club européen sera une réussite :

Quelques jours plus tard, Moussa tapait un ballon gonflé d'espoir dans un stade français. [...] De toute sa volonté, il tentait d'émerveiller l'entraîneur français qui scrutait tous ses gestes : « Avec son gabarit, si on arrive à affiner tout ça, ce sera un vrai bulldozer à l'attaque », commentait ce dernier. Il en fut ainsi lors de tous les entraînements qui suivirent. Sous l'œil paternel de Jean-Charles Sauveur, Moussa se sentait investi d'une mission sacrée. Il ne devait pas faillir, Sauveur attendait impatiemment qu'il confirme ses talents pour rentabiliser son investissement. (Diome 2003 : 111-112)

L'obligation d'être sélectionné dicte les actions de Moussa sur le terrain de jeu. « [S]e sentant investi d'une mission sacrée », il fait tout pour que l'entraîneur français le remarque. Cependant, il ignore que ce dernier le réduit à sa forte corpulence et qu'il souhaite en faire une arme offensive pouvant mettre en mal les joueurs adverses. Si pour l'entraîneur, Moussa est une force à l'état brut qu'il faut canaliser, pour Sauveur, par contre, c'est une marchandise qu'il souhaite vendre au plus offrant. Sa relation avec Moussa est purement intéressée et économique. Cependant, il ignore que la volonté seule ne suffira pas à son poulain pour être sélectionné puisque tous les joueurs veulent être remarqués par l'entraîneur.

II. Les misères européennes

L'une des misères européennes à laquelle Moussa est confronté est le rejet mêlé d'injures racistes. Plusieurs de ses coéquipiers le réduisent à « sa carte d'identité organique » (Diome 2001 : 62). Il incarne désormais « l'Afrique tout entière, avec ses attributs vrais ou imaginaires » (Diome 2001 : 63) légitimant son mépris :

Les stagiaires savaient qu'ils ne seraient pas tous titularisés. Les quelques places du grand club s'arrachaient à coups de crampons et d'intimidations. Il fallait avoir des nerfs d'acier. Moussa n'avait pas l'habitude d'une telle compétition : là-bas, chez lui, on lui avait appris qu'il ne fallait pas envier, jalouser, ni même rivaliser, que seul Dieu accorde à chacun ce qui lui est dû dans l'existence. Du sport,

en dehors de la promesse de réussite, Moussa n'en attendait qu'une franche camaraderie et le respect mutuel. Il ne trouva que calculs sordides et mépris. Sur le terrain, il perdait ses moyens lorsque certains de ses coéquipiers lui hurlaient :

-Hé ! négro ! Tu ne sais pas faire une passe ou quoi ? Allez ! Passe le ballon, ce n'est pas une noix de coco ! (Diome 2003 : 114)

L'injure raciste « négro » prononcée par l'un de ses coéquipiers fait de lui un être entièrement à part. En effet, la couleur de sa peau est perçue par ceux qui se considèrent blancs comme « la marque et le stigmate d'une infériorité sans rémission » (Depestre 1980 : 51). Tout en ignorant que « [l]es "races" n'existent pas en elles-mêmes, mais en tant que catégories imaginaires historiquement construites » (Ndiaye 2008 : 33), les harceleurs de Moussa voient en lui quelqu'un originaire d'une contrée peuplée « des gens arriérés » (Miano 2012 : 95) vivant à l'état sauvage et se nourrissant des produits de la chasse et de la cueillette, à l'exemple de « noix de coco ». Il est clair que pour certains de ses coéquipiers, Moussa ne fera jamais partie de leur communauté. Pour le lui faire savoir, ces derniers n'hésitent pas à le harceler à la moindre occasion :

Aux vestiaires, il y en avait toujours un pour le ridiculiser devant les autres :

-Alors ? Tu ne sais pas faire une passe ? T'inquiète, on t'apprendra, on te fera visiter le bois de Boulogne la nuit, tu seras invisible mais tu pourras tout voir.

-Hé ! les gars ! Peut-être qu'il préfère Pigalle ? Devinez quoi, le mec, il n'a jamais visité Paris et vous savez ce qu'il m'a sorti la dernière fois ? Eh oui ! C'était le temps de confidences, quoi, alors forcément, pour oublier le mal de sa cambrousse, Tarzan s'épanche. Alors, les gars, vous voulez vraiment savoir ce qu'il m'a dit ?

-Eh ! fais pas chier ! criait le caïd. Accouche, qu'on rigole un peu.

-Ben, il dit que c'est un célèbre sculpteur français du XVIII^e siècle, un certain Jean-Baptiste, qui a aurait donné son nom à la rue Pigalle ! Vous entendez ça, les mecs !

-On se demande ou il va chercher tout ça. Me dis pas que ça discute sculpture sous les bananiers !

-Eh ! si ça se trouve, il était déjà là, lui, à cette époque ! Rappelez-vous, la bonne vieille Lucy vient de chez eux !

-Il ferait mieux de bouger avec le ballon au lieu de faire la statue sur le terrain.

Motivé, Moussa offrait son dos aux blagues déplacées, se retenant de boxer les auteurs des injures et des quolibets. *Mougne : apnée, jusqu'à la rive ensoleillée, tenir !* martelait sa voix intérieure. (Diome 2003 : 115-116)

Que soit sur le terrain de jeu ou « aux vestiaires », Moussa ne cesse de subir le mépris de ses coéquipiers qui le considèrent comme une *persona non grata*. L'un d'eux n'hésite pas à établir une analogie entre la couleur de sa peau et la nuit pour signifier que dans le noir, les Noirs sont l'obscurité. Ils ne vont pas s'arrêter là car Moussa est comparé à Tarzan, « l'enfant sauvage » inventé par l'écrivain américain Edgar Rice Burroughs, lequel apparaît dans son roman *Tarzan seigneur de la jungle* paru en 1912. Ce rapprochement a pour but de mettre en exergue la dimension sauvage de Moussa le Subsaharien. Traitant de la façon dont les Subsahariens sont représentés en France dans *Habiter la frontière*, Léonora Miano écrit : « L'image des Subsahariens, telle que véhiculée en France, est celle des gens arriérés, sales, pauvres et violents par nature. Il n'arrive jamais qu'on les regarde en voyant en eux le reflet de soi-même » (Miano 2012 : 95). Moussa est donc victime d'une imagerie sociale tendant à le chosifier. De plus, il est victime du « racisme scientifique » (Fauvelle-Aymar 2009 : 24) puisque ses harceleurs trouvent qu'il ment en affirmant que c'est le célèbre sculpteur français du XVIII^e siècle nommé Jean-Baptiste qui a donné son nom à la rue Pigalle. Pour eux, Moussa n'a aucune culture. Par voie de conséquence, admettre qu'il est un homme cultivé serait une insulte pour des gens qui pensent que les Africains ne savent pas grand-chose. Cependant, ils ignorent que l'information donnée par Moussa au sujet de l'une des rues parisiennes du 9^{ème} arrondissement qui se nomme dorénavant rue Jean-Baptiste Pigalle est exacte. Il va sans dire que Fatou Diome a recours à l'ironie moqueuse pour tourner en ridicule les harceleurs de Moussa.

Contrairement à ce qu'ils pensent, ce sont eux qui manquent de culture et se distinguent par leur raisonnement absurde. Derrière leur méconnaissance de certains faits historiques, l'écrivaine laisse entendre que le football est un sport qui privilégie les capacités physiques au détriment des compétences intellectuelles. Il importe de souligner que l'injuste raciste « négro » renseigne sur le racisme intra-footballeur et les autres formes de racisme en cours dans un sport censé unifier les gens. Ce que subit Moussa montre que les footballeurs africains ou d'origine africaine sont souvent victimes des propos racistes provenant de leurs coéquipiers, « du camp adverse »¹, des arbitres², des supporters³, des commentateurs et journalistes⁴. On en veut pour preuve les tweets racistes⁵ formulés à l'encontre de l'international français Kylian Mbappé après qu'il ait raté un pénalty et que l'équipe de France fut éliminée par l'équipe suisse lors des huitièmes de finale, à Bucarest (en Roumanie) le 28 juin 2021. Plusieurs personnes en quête d'un bouc-émissaire pour expliquer l'élimination de la France pensent

¹ Taboola, « Ces joueurs victimes de racisme en plein match », dans *Journal du football*, 2019. (En ligne), consulté le 15/04/2022, URL : <https://journaldufoot.football365.fr/joueurs-victimes-de-racisme-plein-match-48490.html>

² Louis Georges Diatta, « LE 4E ARBITRE ACCUSE DE PROPOS RACISTES SUR WEBO : Demba Ba et Basaksehir marquent un coup fort contre le racisme », dans *Sen360.sn*, 2020. (En ligne), consulté le 15/04/2022, URL : <https://news.sen360.sn/sport/le-4e-arbitre-accuse-de-propos-racistes-sur-webo-demba-ba-et-basaksehir-marquent-un-coup-fort-contre-le-racisme/355466/>

³ Hamidou Anne, « Face au racisme, les fédérations sportives sont trop laxistes », dans *Le Monde*, 2015. (En ligne), consulté le 15/04/2022, URL : https://www.lemonde.fr/afrique/article/2015/07/15/face-au-racisme-les-federations-sportives-sont-trop-laxistes_4684189_3212.html

⁴ (En ligne), consulté le 15/04/2022, URL : <https://fr.blastingnews.com/sport/2020/10/les-propos-racistes-d-un-journaliste-envers-ousmane-dembele-enflamment-la-toile-003224038.html>

⁵ (En ligne), consulté le 15/04/2022, URL : https://sport.gentside.com/football/euro-2021-kylian-mbappe-victime-de-tweets-racistes-apres-le-match-contre-la-suisse_art66452.html

d'ailleurs que « [l]a qualification pour les quarts de finale de l'Euro 2021 reposait sur ses épaules »⁶. En clair, jouer dans une équipe de football européenne est un calvaire pour un joueur africain ou d'origine africaine car tout au long de sa carrière il sera confronté aux propos racistes, soit directement (pendant un match), soit indirectement (sur internet). Pour tenter de surmonter la tristesse, ces footballeurs trouvent des astuces comme se réfugier dans les apophtegmes comme le fait si bien Moussa en ayant recours à cet adage : « En bon insulaire, il se consolait avec des mots bien de chez lui : "les vagues peuvent toujours frapper, elles ne feront qu'affûter le rocher" » (Diome 2003 : 116). En comparant les insultes racistes aux vagues de l'Atlantique et lui au rocher subissant leurs assauts, Moussa souligne qu'il est possible de vaincre le racisme en ne lui accordant pas du crédit. Faire semblant d'ignorer une chose est, certes, un moyen efficace pour se préserver du racisme. Cependant, cela ne résout pas le problème puisque Moussa agit comme une Autriche qui, d'après la légende, met sa tête dans le sable pour se cacher ou éviter d'affronter un danger. Mais elle ignore que son corps est exposé à la menace et que c'est cette partie qu'un félin va attaquer. L'infortuné Moussa n'est pas au bout de ses peines car même recruté, il fera face à une forme de discrimination qui le contraint à rester au banc de touche lors des matchs ou à assumer la fonction de remplaçant en qualité de joueur-maçon :

Les mois passèrent, le rocher de l'Atlantique ne perçait toujours pas le ballon de France. Recruté sur son potentiel d'attaquant, Moussa n'avait jamais inscrit le moindre but, malgré les entraînements intensifs et ses nombreux gris-gris. Lors des vrais matchs, il lui fallait se contenter de lustrer les bancs de touche ou de servir de numéro complémentaire, souvent placé à contre-emploi dans des postes qui ne lui permettaient nullement de mettre en valeur ses atouts d'attaquant. (Diome 2003 : 116)

⁶ (En ligne), consulté le 15/04/2022, URL : https://www.gala.fr/l_actu/news_de_stars/euro-2021-kylian-mbappe-et-son-penalty-rate-cette-fameuse-petition-qui-fait-le-buzz_471849

L'attaquant Moussa est discriminé par son entraîneur qui le fait jouer dans des postes ne relevant pas de ses compétences. Tout comme un ouvrier non spécialisé pouvant à accomplir n'importe quelle tâche selon le bon vouloir de l'employeur, Moussa est une sorte de joueur non spécialisé qu'on fait jouer à n'importe quel endroit. Dans ces conditions, l'on comprend aisément pourquoi il « n'avait jamais inscrit le moindre but ». Volontairement ou involontairement, l'entraîneur avait résolu de torpiller la carrière de Moussa, lequel sera renvoyé compte tenu de ses mauvais résultats :

Longtemps après la fin de la période d'adaptation qu'on lui avait accordée, ses résultats demeuraient décevants. Le centre ne voulait plus de lui. Sauveur, sentant son investissement en péril, prit les devants.

-Écoute champion, lui dit-il, j'ai déjà assez dépensé comme ça, et tu ne progresses vraiment pas. On va arrêter les frais. Tu me dois environ cent mille balles. [...] J'ai un pote qui a un bateau, on ira le voir, je te ferai engager là-bas. On ne lui demandera pas beaucoup, ça l'aidera à la fermer. Il me versera ton salaire, et quand tu auras fini de me rembourser, tu pourras économiser de quoi aller faire la bamboula au pays. Tu es un gars solide, tu vas assurer. Mais surtout, chuuut ! N'oublie pas que tu n'as pas de papiers. Alors, au moindre mot, les bleus t'offriront des bracelets et tu n'auras plus qu'à jouer du jazz à l'ombre. (Diome 2003 : 117-118)

L'échec de la carrière footballistique de Moussa est à mettre à l'actif de la discrimination. N'ayant pas la capacité de se plaindre contre les mauvais agissements de son entraîneur, Moussa fut mis à la porte du centre qui ne chercha pas à savoir pourquoi les résultats d'un « brillant » attaquant ont rapidement périclité après qu'il fut admis. Abandonné à lui-même dans un pays qu'il ne connaît pas, Moussa découvrit la face cachée de Sauveur. En effet, cet homme qu'il avait perçu comme quelqu'un l'ayant sauvé de la misère niadoraise, dévoilait enfin sa véritable identité d'homme soucieux de faire profit sur Moussa. N'ayant pas pu le vendre chèrement à un club européen, il résolut de le faire travailler illégalement chez

un ami pêcheur pour récupérer les cent mille euros qu'il aurait investi. Malgré la menace formulée par Sauveur de le dénoncer à la police pour séjour irrégulier en France s'il osait en parler à quelqu'un de ce dont il lui avait dit, Moussa pouvait refuser sa proposition. Néanmoins, la lettre envoyée par son père qui l'accusait d'avoir dérogé à son devoir familial, va le contraindre à accepter la proposition de Sauveur :

Mon fils, je ne sais pas si tu as reçu mes précédentes lettres, puisque je n'ai toujours pas de réponse de ta part. [...] N'oublie jamais qui tu es et d'où tu viens. Quand je dis cela, je veux dire que tu dois continuer à respecter nos coutumes : tu n'es pas un Blanc. Et, comme eux, tu commences à devenir individualiste. Voilà plus d'un an que tu es en France, et jamais tu n'as envoyé le moindre sou à la maison pour nous aider. [...] Je me fais vieux et tu es mon seul fils, il est donc de devoir de t'occuper de la famille. Épargne-nous la honte parmi nos semblables. Tu dois travailler, économiser et revenir au pays. (Diome 2003 : 118-119)

En lui rappelant son devoir inconditionnel de s'occuper de la famille restée au pays et en l'accusant d'être avare car n'envoyant aucun sou, le père de Moussa qui se souciait seulement de ce que son fils vivant en France pouvait apporter, le condamnait au travail forcé tel un bagnard :

Travailler ! Une fois au bateau, Moussa n'avait fait que cela. Travailler, encore et encore, jusqu'à ce que la nostalgie lui suinte des pores. Les seuls parfums qu'il sentait de ce pays, c'étaient le fraîcheur qu'exhalait les fonds de cale et les odeurs lourdes qui émanaient des corps robustes de ses collègues, aussi mal rasés que lui. (Diome 2003 : 120-121)

« Profitant de la situation administrative de son poulain, Sauveur [n'a pas hésité à] le persuader de travailler clandestinement dans un bateau en qualité de matelot pour rembourser sa dette. Moussa n'a aucun autre choix si ce n'est accepter l'offre de Sauveur en vue d'honorer sa famille restée au pays, animée par l'idéal de la réussite de leur enfant. Ainsi, l'obligation pour le migrant de réussir pour le

bonheur de la famille souligne la dimension parasitaire des relations familiales en Afrique. L'exemple de Moussa semble indiquer que le migrant représente une assurance-vie pour les siens restés au pays » (Koumba 2019 : 84) :

Lorsque, des mois plus tard, titillé par la curiosité, il profita d'une escale à Marseille pour aller voir de plus près ce qu'il y avait en France en dehors des pelouses de stade et des fonds de cale, les cloches de la vieille ville sonnèrent ses épousailles avec Fata Morgana, le glas de ses rêves. [...] Il ne remarqua qu'au dernier moment ce comité d'accueil, qui l'avait repéré à son air ébloui et le suivait depuis quelques dizaines de mètres.

-Tes papiers !

Il se retourna, surpris par l'ordre, et vit un képi [...].

-J'ai dit tes papiers, négro !

-Ils sont chez le patron, dit-il, confiant.

-Quel patron, et puis où ça ? hurla l'autre képi.

-Le patron du bateau, là-bas, au port, assura-t-il.

-Voyez-vous ça, commenta le premier képi, monsieur est un seigneur, il a besoin d'un porteur pour ses papiers ; et ton biberon, il est chez maman, je suppose ? Allons voir ça. Au port, le patron ignora jusqu'à l'identité de son matelot, mieux, il ne l'avait jamais vu. Citoyen français et honnête patron, il montra ses pattes blanches : le travail au noir, il s'en méfiait comme de la peste, pour sûr. (Diome 2003 : 121-122)

Pensant être à l'abri, Moussa va être rattrapé par la réalité. Interpellé par des policiers racistes qui ne voient en lui qu'un négro, Moussa qui pensait profiter « d'une escale à Marseille pour » visiter la ville, s'est vu pris en charge par deux agents qui le trouvaient louche vu son accoutrement et ses manières. Serein, il ne manifesta aucune résistance devant les propos déplacés des agents de force de l'ordre qui l'intimaient de les conduire chez son patron où se trouvaient ses papiers. En parlant, il avait confiance en son patron avec qui ils avaient partagé des bons moments en mer pendant plusieurs mois. Malheureusement, il va apprendre à ses dépens que dans un monde où l'intérêt guide l'esprit, il ne faut pas se fier au

paraître des gens. Puisque le patron va le désavouer en affirmant qu'il ne le connaissait pas. Qu'il est un bon menteur qui veut jeter un discrédit sur lui en l'accusant d'employer un sans-papiers. En mentant de la sorte, ce denier profite de cette occasion pour se débarrasser d'un matelot à qui il devait de l'argent. Pensant avoir largement souffert, Moussa va se rendre compte que son calvaire est loin de se terminer. Véritable « figure de la personne jetable » (Mbembe et Vergès 2010 : 299) et « de la *disponibilité* » (*idem*), Moussa est un migrant dont on pouvait disposer, « puisque, de toutes les manières, il y a un réservoir dans lequel on peut en puiser d'autres et les remplacer à l'infini » (Mbembe et Vergès 2010 : 300). Déçu une énième fois, Moussa voit son rêve de visiter la ville se réaliser, mais sous une lueur terne :

Moussa, escorté par ses guides en bleu, entama son tourisme administratif sur le territoire français. [...] Docile, il monta dans la voiture de police en ignorant tout du cachot humide et nauséabond qui l'attendait. Il y passa quelques jours en se disant que n'importe quel lieu de la planète lui serait plus supportable que cette pièce exigüe, où ses illusions, lassées de virevolter, revenaient emmailler ses membres déjà engourdis. (Diome 2003 : 122-123)

Alors qu'on lui a refusé la possibilité de visiter la France en homme libre, Moussa est contraint de parcourir ce pays avec les menottes aux mains. Les policiers qui l'escortent sont à la fois ses guides et gardes du corps. Derrière cette figuration actantielle, Fatou Diome dénonce l'hypocrisie d'une société qui se montre courtoise avec les étrangers qu'elle envisage d'exclure de son territoire. Cette courtoisie est de courte durée puisque Moussa est incarcéré dans un cachot insalubre avant son expulsion :

Un matin, un policier arriva, sourire aux lèvres, et lança en brandissant un papier officiel :

-Tiens, voilà ton invitation !

C'était une IQF, une invitation à quitter la France. Soixante-douze heures plus tard, un avion le vomit sur le tarmac de l'aéroport de Dakar. Ainsi était-il rentré, laissant dans sa cellule ses rêves

d'embourgeoisement, enrichi seulement d'une force de méditation, d'un amour fou pour les araignées et d'une image de France jamais vue sur les cartes postales. (Diome 2003 : 125)

La joie qu'éprouve le policier au moment où il remet à Moussa son « invitation à quitter la France » renseigne sur la xénophobie de certains Français vis-à-vis des étrangers venus d'Afrique en particulier. Au lieu de compatir au malheur de Moussa, cet agent est content de voir la République nettoyer ses rues des mendiants venus d'Afrique. Pour lui, Moussa n'est rien d'autre qu'un parasite qu'il faut urgemment expulser du corps social. Cette opinion est partagée par les autorités en charge de l'immigration qui se sont activées de renvoyer Moussa d'où il vient, sans chercher à savoir comment il est arrivé en France et pourquoi il s'est retrouvé à travailler comme matelot. C'est donc un sujet meurtri et brisé que l'avion français va vomir « sur le tarmac de l'aéroport de Dakar ». D'ailleurs, le verbe « vomir » employé pour traduire la descente d'avion de Moussa prouve que c'est une immondice que le corps social français a expulsée car étant indigeste à la consommation voire à l'épanouissement de la France. Il va sans dire qu'il y a des étrangers non éligibles à demeurer à l'Hexagone. A ce sujet, le premier ministre français Michel Rocard affirma « en 1989, dans l'émission *7sur 7* sur TF1 : " Nous ne pouvons pas héberger toute la misère du monde. La France doit rester une terre d'asile politique... mais pas plus." »⁷ Il est clair que Moussa, « la misère du monde », n'est donc pas éligible à l'asile politique. Par ailleurs, Moussa le régurgité n'est pas au bout de ses malheurs même dans son pays natal où les gens prennent leur distance avec toute déjection de l'Europe au risque de se salir.

⁷ (En ligne), consulté le 15/04/2022, URL : <https://www.lci.fr/politique/la-france-ne-peut-pas-accueillir-toute-la-misere-du-monde-qua-vraiment-dit-michel-rocard-1514412.html>

III. L'échec, le mépris des siens, la tourmente et l'injonction de mourir

Moussa avait l'obligation de réussir. Dans une localité où les émigrés sont perçus comme une sorte de « sécurité sociale », échouer s'avère un acte impardonnable comme l'indique Salie : « Il me fallait "réussir" afin d'assumer la fonction assignée à tout enfant de chez nous : servir de sécurité sociale aux siens. Cette obligation d'assistance est le plus gros fardeau que traînent les émigrés » (Diome 2003 : 51-52). Cette affirmation montre que la déchéance du statut d'émigré est préjudiciable pour Moussa. « Seul enfant mâle, aîné d'une famille nombreuse » (Diome 2003 : 109), il se devait de mettre sa famille à l'abri du besoin comme le fit l'homme de Barbès qui « se construisit une boutique bien approvisionnée à l'entrée de sa demeure et s'installa définitivement au village » (Diome 2003 : 38) après avoir « gagné son argent en France » (*idem*), cet Eldorado prisé par les Niodiorois (Diome 2003 : 155). Il va sans dire que l'échec fait de Moussa « l'emblème de l'immigration [non] réussie » (Diome 2003 : 38), l'antagoniste de l'homme de Barbès à qui on « demandait son avis sur tout » (*idem*) :

En quête de consolation, il regagna le village grâce à la générosité d'un proche parent qui avait daigné lui offrir de quoi payer son ticket pour le transport en commun. On se réjouit à sa vue, puis on lui demanda, sans lui laisser le temps de répondre, pourquoi il n'avait pas prévenu ; on aurait fêté plus dignement son retour ! Malgré l'absence de bagages, personne ne se doutait de son infortune [...]. L'optimisme immola un coq pour remercier les ancêtres et deux canards pour le dîner. L'effervescence suscitée par son arrivée musela Moussa durant trois longs jours de festivité. Ne pouvant plus laisser les siens s'endetter pour l'honorer, il raconta sommairement sa France. L'explosion de la vérité le couvrit de cendres. Il ne brilla plus de la lumière européenne et devint moins intéressant que le plus sédentaire des insulaires. Presque tout le monde le méprisait. Même l'idiot du village s'octroyait le droit de le tancer :

-Tous ceux qui ont travaillé là-bas ont construit des maisons et des boutiques, dès leur retour au pays. Si tu n'as rien ramené, c'est peut-être parce que tu n'as rien foutu là-haut. (Diome 2003 : 125-126)

La désolidarisation des siens, puis des villageois, prouvent que les Niodiorois accordent plus de valeur aux biens matériels qu'à la prétendue entraide africaine qui présente les Africains comme des gens solidaires. Moussa, cet astre éteint qui était censé illuminer les vies ternes des siens notamment en ramenant la fortune du monde d'en haut pour soulager les peines des gens du monde d'en bas, comme le veut la « version bantoue de l'amour familial » (Monga 2011 : 44), est devenu un moins que rien, une personne indigne de tout estime. Par l'entremise de « l'idiote du village », les Niodiorois l'accusent d'ailleurs d'être acteur à part entière de son échec puisque tous les émigrés font fortune en France. Il est clair que Moussa a échoué dans sa quête de consolation après avoir durement souffert en France.

Autrefois adulé par la jeunesse qui voyait en lui le footballeur international français Michel Platini, « ancien meneur de jeu de l'équipe de France et de la Juventus de Turin [qui] a été Ballon d'Or trois fois de suite en 1983, 1984 et 1985 »⁸, Moussa est devenu la risée des jeunes Niodiorois :

Ayant trouvé, en la personne de l'instituteur, l'unique habitant de l'île à lui manifester encore de l'attention, Moussa en fit son confident et se vautra dans sa compassion. Il l'accompagnait parfois au terrain de football et assistait, muet, aux entraînements. Les jeunes, qui l'avaient idolâtré à l'époque où il était le Platini local, s'occupaient de leur jeu, faisant mine de ne pas le voir. Magnanime, Ndétare n'hésitait pas à mettre un deuxième couvert. Pour fuir les soupçons culpabilisants de ses parents et le dédain trop évident de ses sœurs, Moussa passait l'essentiel de son temps chez l'instituteur. (Diome 2003 : 126-127)

L'extrait montre que le temps où Moussa était une idole est révolu. Aujourd'hui, il est devenu une personne inutile et méprisable. Curieusement, c'est un allogène qui manifeste de la bonté vis-à-vis

⁸ (En ligne), consulté le 27/12/2021, URL : <https://www.lequotidiendusport.fr/comment-michel-platini-a-marque-lhistoire-du-ballon-dor/>

de lui. Le dévouement de ce Bon Samaritain, pour reprendre la parabole racontée par Jésus dans l'évangile de Luc, prouve à bien des égards que son prochain n'est pas forcément proche, mais toute personne animée de bonne intention vis-à-vis d'autrui. Tenu à l'écart des activités du quotidien, Moussa vit une sorte de mort sociale. L'on se demande jusqu'à quand va-t-il supporter le mépris malgré le soutien de l'instituteur.

Le comportement « asocial » de la famille de Moussa voire des villageois laisse penser que même l'attention et la compassion (Diome 2003 : 127) de l'instituteur ne lui seront d'aucun secours. Puisque les Niodiorois entendent bien se venger par tous les moyens de ce fils indigne qui a jeté le discrédit sur sa famille. L'accuser de s'adonner à l'homosexualité, quoi de mieux pour le faire payer de son échec vécu par son entourage comme une trahison impardonnable :

Ne sachant pourquoi le gouvernement avait exilé l'instituteur sur l'île, avec interdiction de se rendre en ville, on essaya d'en découvrir les motifs dans son mode de vie. Son amitié avec Moussa renforça les suppositions. Ce citadin, célibataire à un âge où tous ceux de sa génération regardaient grandir leur descendance, avait vécu chez les Blancs pendant une bonne partie de ses études. Moussa aussi était transformé depuis son retour de ce pays. [...] Ils devaient probablement se livrer, en secret, à des pratiques malsaines ramenées du pays des Blancs. (Diome 2003 : 127-128)

Pour les villageois, Moussa est la honte de Niodior. Non seulement il a sciemment échoué en France, mais il se permet d'introduire l'homosexualité au village avec l'aide de son amant Ndétare. La diffamation des villageois renforce davantage le rejet social de Moussa devenu un paria parmi les siens. Sachant que les deux amis ont séjourné dans « une Europe favorable au "mariage pour tous" » (Koumba 2021 : 36), il est évident qu'ils ont été initiés à ces pratiques sexuelles méconnues des Niodiorois. Il est clair que les rumeurs véhiculées par les villageois ont pour objectif de tourmenter Moussa. S'il n'est pas possible de le punir en lui

infligeant une souffrance physique, il est néanmoins possible de le faire souffrir moralement en lui ôtant la paix. C'est assurément ce que font les Niodiorois avec le concours de la famille de Moussa qui l'a certainement livré en public pour être humilié voire néantisé socialement. Tout porte à croire que Moussa a commis un crime qui mérite la peine capitale, à savoir qu'il n'a pas été à la hauteur des espérances des siens. En un mot, il n'a pas assumé sa fonction de personnage assurance-vie à laquelle sa famille l'avait destiné.

Détesté et abandonné par les personnes sur qui il pouvait compter, Moussa sombre peu à peu dans la dépression. Sa grande souffrance morale va le pousser à s'auto-incarcérer, puis à couper tout contact avec son entourage, particulièrement avec l'instituteur qui lui permettait de banaliser le rejet social dont il est victime à Niodior : « N'osant plus se rendre chez l'instituteur, Moussa s'enfermait et se répétait cette légende. Les semaines passaient, identiques » (Diome 2003 : 129). Une question importante émerge : de quoi est-il question dans cette légende ? Pour répondre à cette question, lisons cet extrait :

Petit, Moussa, comme tous les natifs de l'île, avait entendu cette légende. Jadis vivait au village un homme qui répondait au nom de Sédar. Un jour, sa belle-mère, qui lui reprochait de ne pas lui avoir donné de descendance, révéla son impuissance sur la place publique. Vexé, le gendre sortit du village. Arrivé à la plage, les bras ouverts vers l'Océan, Sédar clama :

-Atlantique, emporte-moi, ton ventre amer me sera plus doux que mon lit !

Les vagues se refermèrent sur lui. Mais son épouse, Soutoura, qui l'aimait passionnément, ne le voyant pas revenir, s'en alla à sa recherche. Il avait plu la veille et elle n'eut qu'à suivre les traces de ses pas sur le sable. Lorsqu'elle arriva à la plage, elle vit les habits de son époux au bord de l'eau et se mit à hurler :

-Sédar ! Sédar, mon amour, reviens-moi !

Un dauphin surgit de l'eau et lui dit :

-Soutoura, ma chérit, la terre des hommes est étroite, seul l'Océan peut couvrir ma honte, trouve-toi un autre mari, tendre et bienveillant. J'ai quitté le règne des humains ; surtout, ne leur dis

jamais ce que je suis devenu, je resterai leur ami et je viendrai rendre visite aux petits que tu engendras. Mais il faut savoir tisser le vent pour tresser une laisse aux mots. Afin d'être sûre de ne jamais trahir le secret de son mari bien-aimé, Soutoura se précipita immédiatement dans les flots. Comme Sédar, elle fut à son tour transformée en dauphin. Depuis, on voit les dauphins longer les côtes de Niodior, par deux ou accompagnés de leurs petits. Ils sont restés amis des humains. (Diome 2003 : 128-129)

Le récit niodiorois du devenir-dauphin de Sédar, puis de Soutoura, où s'entremêlent le réel et le merveilleux, montre qu'il est possible de mettre fin aux souffrances terrestres. Certainement, Moussa a choisi ce récit parce qu'il s'identifie à Sédar, l'homme méprisé et humilié. Tout comme lui, il n'a pas pu satisfaire les siens. Ne pouvant plus continuer à souffrir, il a mis fin à ses jours. Par un concours de circonstances, il s'est transformé en dauphin. Le non-dit de cette histoire est que Sédar s'est suicidé pour en finir avec le mépris de sa belle-mère qui l'a humilié publiquement en dévoilant qu'il était impuissant, et donc incapable de procréer. En ressassant cette légende, Moussa envisage de se suicider puisque les Niodiorois l'ont rejeté. Le mépris quotidien, les humiliations, les calomnies, etc., sont autant d'actes qui montrent qu'il est devenu une *persona non grata* à Niodior. Implicitement, on lui a ordonné de disparaître de la surface de la terre, précisément de Niodior. Quel crime a-t-il commis pour mériter un tel châtement ? Mérite-t-il de mourir pour n'avoir pas pu faire fortune en France afin de mettre les siens à l'abri du besoin ? Dans tous les cas, le rejet des siens prouve que l'échec d'un émigré est un acte impardonnable voire un crime qui mérite la peine capitale comme l'indique ce passage :

La pirogue accosta. La brise soufflait sur les plaies des vivants. Silencieux, deux pêcheurs débarquèrent leur cargaison. Les jeunes footballeurs s'approchèrent. Sur le wharf, un homme était allongé, les bras vigoureux ; vu de loin, il ressemblait à un baigneur au repos. Seuls ses habits entrouverts révélaient qu'il n'avait pas choisi d'être là, encore moins dans cette posture. Non loin du village, juste à l'endroit où l'île trempe sa langue dans la mer, les pêcheurs avaient

pris dans leurs filets le corps inerte de Moussa. Même l'Atlantique ne peut digérer tout ce que la terre vomit. (Diome 2003 : 131)

Il va sans dire que Moussa a été poussé au suicide par les siens. Malgré l'humiliation et le mépris des Niodiorois, il a voulu s'accrocher à la vie en se liant d'amitié avec l'instituteur. Cependant, les rumeurs sur sa prétendue homosexualité ont ruiné tout espoir de se reconstruire, de survivre à la tempête du mépris. Partant de l'échec de Moussa, puis de sa mort, peut-on dire que l'émigré est condamné à faire fortune en Occident ? Les propos suivants de Rolph Roderick Koumba tentent de répondre à cette question :

Et pour ce qui est du migrant qui n'a pas fait fortune en Occident, c'est l'indignité qui l'attend dans son pays d'origine. La culpabilité d'avoir déçu les siens et la déchéance morale finiront par tuer tout lien qui le relie à la vie. Cette situation qui confine davantage l'individu dans une sorte de « mort sociale », pour en venir à Moussa, semble présager la mort physique de tout migrant n'ayant pas réussi en Occident, après son retour au pays natal. Le suicide par noyade de Moussa dans son village natal constitue un bel exemple. (Koumba 2019 : 86-87)

Tout porte à croire que l'émigré africain a l'obligation de faire fortune en Occident s'il ne veut pas finir comme Moussa ou vivre continuellement dans la honte, le mépris et l'humiliation après son retour au pays natal.

Conclusion

Le parcours social de Moussa, l'éternel vomissure, montre que c'est un personnage assurance-vie. Car il est cantonné au statut de faire-valoir des siens, puis de Sauveur. Malheureusement, c'est un faire-valoir inutile puisqu'il n'arrive pas à mettre en avant, du point de vue socio-économique, son recruteur Sauveur, puis sa famille à son retour au pays natal. Abusé et méprisé de partout, il est la métonymie du footballeur africain qui n'a pas pu être recruté dans les clubs européens à cause de la discrimination raciale, et de

l'émigré africain humilié à son retour car il n'a pas pu faire fortune en France. Il va sans dire que les agissements de Sauveur et des membres de la famille de Moussa sont purement matérialistes. Ce sont donc des capitalistes animés par le souci de s'enrichir en exploitant Moussa. Par voie de conséquence, sa place dans la société niodioroise dépend de sa situation économique. Par le truchement de Moussa, Fatou Diome dénonce le devenir-capitaliste des relations interhumains. Dans un monde où « L'argent donne tout » (Balzac 1995 : 334), « L'argent, c'est la vie. Monnaie fait tout » (Balzac 1995 : 296) pour reprendre les propos du personnage éponyme le Père Goriot s'étant rendu compte que l'estime que son entourage voire sa progéniture lui témoigne est tributaire de ses ressources économiques, l'on constate que les gens sans argent sont perçus comme un fardeau dont il faut se décharger à tout prix.

BIBLIOGRAPHIE

- ANNE, Hamidou (2015), « Face au racisme, les fédérations sportives sont trop laxistes », dans *Le Monde*. (En ligne), consulté le 15/04/2022, URL : https://www.lemonde.fr/afrique/article/2015/07/15/face-au-racisme-les-federations-sportives-sont-trop-laxistes_4684189_3212.html
- BALZAC, Honoré De ([1835] 1995), *Le Père Goriot*, Paris, Librairie Générale Française. [Cet ouvrage a été publié sous la direction de Michel Simonin]
- DIATTA, Louis Georges (2020), « LE 4E ARBITRE ACCUSE DE PROPOS RACISTES SUR WEBO : Demba Ba et Basaksehir marquent un coup fort contre le racisme », dans *Sen360.sn*. (En ligne), consulté le 15/04/2022, URL : <https://news.sen360.sn/sport/le-4e-arbitre-accuse-de-propos-racistes-sur-webo-demba-ba-et-basaksehir-marquent-un-coup-fort-contre-le-racisme/355466/>
- DEPESTRE, René (1980), *Bonjour et adieu à la négritude* suivi de *Travaux d'identité*, Paris, Robert Laffont. DIOME, Fatou (2003), *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Anne Carrière.
- DIOME, Fatou (2006), *Kétala*, Paris, Flammarion.

- DIOME, Fatou (2001), *La Préférence nationale*, Paris, Présence Africaine, 2001.
- EFFA, Gaston-Paul (2008), *Nous, enfants de la tradition*, Paris, Anne Carrière.
- FAUVELLE-AYMAR, François-Xavier (2009), *La Mémoire aux enchères. L'idéologie afrocentriste à l'assaut de l'histoire*, Paris, Verdier.
- GAILLARD, Barthélémy et GREIZES, Christophe (2018), *Magique Système. L'esclavage moderne des footballeurs africains*, Paris, Hachette Livre.
- KONATÉ, Moussa (2010), *L'Afrique noire est-elle maudite ?* Paris, Librairie Arthème Fayard.
- KOUMBA, Rolph Roderick (2019), *L'Afrique dans le monde, le monde depuis l'Afrique : études croisées des œuvres d'Alain Mabanckou, d'Achille Mbembe, de Léonora Miano, de Célestin Monga et de Fatou Diome*, thèse soutenue à l'Université de Lille, sous la direction de Jean-Christophe Delmeule.
- KOUMBA, Rolph Roderick (2021), « De quoi l'imaginaire d'un cybercriminel africain est-il le nom ? », dans *Revue de Philologie et de Communication Interculturelle*, Vol. V, No. 2, [sous la direction d'Andreea-Maria PREDA et Daniela MOLDOVEANU], pp. 33-39. (En ligne), consulté le 15/04/2022, URL : https://jpic.mta.ro/assets/JPIC_Volume_V_No.2_2021.pdf
- MBEMBE, Achille et VERGES, Françoise (2010), « Échanges autour de l'actualité du postcolonial », Nicolas Bancel et al. (dir.), *Ruptures postcoloniales. Les nouveaux visages de la société française*, Paris, La Découverte, pp. 293-308.
- MIANO, Léonora (2012), *Habiter la frontière*, Paris, L'Arche.
- MONGA, Célestin (2011), *Un Bantou en Asie*, Paris, Presses Universitaires de France.
- NDIAYE, Pap (2008), *La Condition noire*, Paris, Calmann-Lévy.
- TABOOLA (2019), « Ces joueurs victimes de racisme en plein match », dans *Journal du football*. (En ligne), consulté le 15/04/2022, URL : <https://journaldufoot.football365.fr/joueurs-victimes-de-racisme-plein-match-48490.html>